

Librio
3€

OSEZ [RE]LIRE

BAUDELAIRE

35 EXTRAITS POUR CHANGER
LA BOUE EN OR

DANS LA MÊME COLLECTION

Osez (re)lire Zola, 30 extraits pour faire éclater la vérité,
Librio n° 1318

Osez (re)lire Hugo, 25 extraits pour se sentir immensité,
Librio n° 1319

Osez (re)lire Molière, 25 extraits pour se tordre de rire,
Librio n° 1320

Osez (re)lire Proust, 25 extraits pour rattraper le temps perdu,
Librio n° 1321

Osez (re)lire Baudelaire

35 extraits pour changer la boue en or

Textes choisis et présentés par
Elise Benchimol

Librio

Couverture : Capucine Brisset © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2022

EAN 9782290375310

Introduction

Baudelaire sous le signe de Saturne

Que nous reste-t-il de Baudelaire ? Quelques vers musicaux, une impression de mélancolie, une sensation d'embruns, un parfum capiteux, un arrière-goût de poison... On se souvient d'un pays imaginaire où règne la volupté, d'une charogne pourrissant au détour d'un chemin, de la silhouette fugitive d'une femme en noir, d'un malheureux oiseau tourmenté par des marins : autant d'images qui dessinent un monde poétique singulier. Baudelaire, c'est ce poète maudit qui pose un regard ironique et désabusé sur ce qui l'entoure, qui nous fait voyager des rues mal famées de Paris aux horizons enchanteurs des îles de l'océan Indien, des cieux les plus bleus aux gouffres les plus noirs. La virtuosité de ses vers nous invite à nous enivrer de poésie, où qu'elle se trouve.

Dans son projet d'épilogue pour la deuxième édition des *Fleurs du Mal*, Baudelaire s'adresse à la ville de Paris : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or¹. » Si les alchimistes cherchent la formule pour changer le fer en or, l'art de Baudelaire consiste à jeter dans son alambic poétique les immondices du réel pour les transformer en une matière précieuse. Aussi, avec le chancre du spleen, nous pouvons essayer de jouir de ce qui nous oppresse et trouver une beauté paradoxale dans les spectacles les plus répugnants.

1. Projets d'un épilogue pour l'édition de 1861, *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1975, éd. Claude Pichois, p. 192.

Baudelaire avant Baudelaire

Charles Baudelaire naît en 1821. Son père, Joseph-François, artiste peintre, meurt alors qu'il n'a que cinq ans. L'année suivante, sa mère, Caroline, se remarie avec un militaire, Jacques Aupick, que son beau-fils va prendre en aversion. Adolescent, Charles éprouve de la mélancolie et se réfugie dans les livres : il se passionne pour la poésie de Victor Hugo, de Théophile Gautier et de Charles Augustin Sainte-Beuve. À peine bachelier, il se désintéresse de toute carrière, se met à fréquenter des cercles littéraires et des prostituées. Pour l'arracher à cette vie dissolue, ses parents le poussent à embarquer sur un navire à destination de Calcutta en 1841. Baudelaire n'atteindra pas les Indes, mais fera une escale aux îles Mascareignes (l'île Maurice et l'île Bourbon, actuelle île de La Réunion). Ce séjour influence fortement son œuvre, qui porte l'empreinte de la fascination pour la mer et les contrées exotiques. À son retour à Paris, contraint de gagner sa vie, il se tourne vers le journalisme et la critique d'art et réalise des traductions : il fait notamment découvrir au public français les textes de l'Américain Edgar Allan Poe, le maître de l'angoisse, et du Britannique Thomas De Quincey, le mangeur d'opium.

Portraits de maîtresses

Si Baudelaire semble avoir connu bien des maîtresses, prostituées pour certaines, nous ne présentons ici que ses trois amantes les plus importantes : Jeanne Duval, Apollonie Sabatier et Marie Daubrun.

En 1842, Baudelaire rencontre Jeanne Duval, qui va profondément inspirer sa poésie. Jeanne est métisse, probablement née à Saint-Domingue (actuelle Haïti). Elle tient de petits rôles au théâtre et se livre sans doute à la prostitution. Sa liaison avec Baudelaire est intense, explosive, souvent interrompue et tout aussi souvent renouée. Ses contemporains et la postérité n'ont pas été cléments avec Jeanne Duval, qui a été accusée de tout : d'avoir ruiné le poète, de l'avoir empêché d'écrire, de lui avoir transmis la syphilis, de l'avoir poussé dans sa tombe. Nombreux sont les poèmes qui portent l'empreinte de cette « Vénus noire », comme l'appelait M^{me} Aupick, qui la détestait : « La Chevelure » (p. 57), « Le Chat » (p. 37), « Le Serpent qui danse » (p. 31) et bien d'autres. Dans ces textes, l'image donnée est celle d'une femme fatale, sensuelle, sexuelle. Son corps,

ses cheveux, son odeur, reviennent constamment sous la plume du poète, influencé par le fantasme exotique véhiculé par l'imaginaire du XIX^e siècle.

A contrario, Apollonie Sabatier inspire d'abord à Baudelaire un amour platonique idéalisé lorsqu'il la rencontre en 1852. Apollonie Sabatier – Aglaé Savatier de son vrai nom –, née en 1822, est la fille illégitime d'un vicomte et d'une blanchisseuse. C'est une demi-mondaine qui fréquente les artistes les plus en vue de son temps. Au cours des décennies 1840 et 1850, dans son salon se croisent Gustave Flaubert, Alexandre Dumas père, Théophile Gautier, Edmond de Goncourt, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, ainsi que des peintres, des musiciens et des sculpteurs. Ses contemporains décrivent une femme rayonnante, dont la grande beauté et le naturel joyeux lui valent de nombreux admirateurs. Certains poèmes de Baudelaire sont composés pour elle, tels « Harmonie du soir » (p. 41) et « À celle qui est trop gaie » (p. 39).

Baudelaire découvre Marie Daubrun – Brunaud de son vrai nom – sur les planches d'un théâtre, en 1846 ou 1847. Le poète la désigne sous le nom de « fée », d'« adorable sorcière », d'« être aux ailes de gaze ». Plusieurs poèmes font référence à une belle aux mystérieux yeux verts, séduisants mais traîtres, comme « Invitation au voyage » (p. 45), « Le Poison » (p. 43) ou « Les Bienfaits de la Lune » (p. 87).

L'entrée en poésie

1857 est une année capitale pour Baudelaire et pour l'histoire de la poésie française. Après la parution de plusieurs poèmes dans des revues, le recueil des *Fleurs du Mal* est publié. L'indécence de certaines pièces fait scandale. Baudelaire est assigné en justice pour « outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs ». Cette accusation a lieu quelques mois après le procès de *Madame Bovary* de Flaubert, œuvre également accusée d'obscénité et d'immoralité. La mentalité puritaine et la censure en vigueur sous le règne autoritaire de Napoléon III mènent au rejet des *Fleurs du Mal*. Pour se défendre, Baudelaire fait valoir que « le livre doit être jugé dans son ensemble, et alors il en

ressort une terrible moralité¹ », entendant par là que son recueil, en explorant les affres du vice, montre l'horreur du mal, sans en faire l'apologie. Le poète et son éditeur sont néanmoins condamnés à une amende ainsi qu'au retrait de six poèmes : « Le Léthé », « Les Bijoux », « À celle qui est trop gaie », « Lesbos », « Femmes damnées », « Les Métamorphoses du Vampire ». Les pièces retirées sont des scènes érotiques qui abordent la question taboue de l'homosexualité féminine. Ces « épaves² » resteront interdites jusqu'en... 1949 !

Le titre du recueil allie deux termes qui, de prime abord, semblent contradictoires. Dans un projet de préface, Baudelaire explique :

Des poètes illustres s'étaient partagés depuis longtemps les provinces les plus fleuries du domaine poétique. Il m'a paru plaisant, et d'autant plus agréable que la tâche était difficile, d'extraire la *beauté* du Mal³.

Baudelaire souhaite donc voyager dans des terres inexplorées par la poésie et accomplir la tâche ardue de faire fleurir la laideur, la souffrance, la perversion. Le recueil est construit selon un principe de progression, s'apparentant à une descente aux enfers. La première section « Spleen et Idéal » énonce la tension entre deux pôles inconciliables : l'aspiration désespérée à la beauté et une réalité horrible, faisant naître une angoisse sans remède. Dans la deuxième section, « Tableaux parisiens », ajoutée en 1861, le poète se tourne vers les autres dans le tumulte de la ville, les malheureux et les déshérités en particulier : des vieillards et des vieillardes, une mendiante rousse, des aveugles, des ouvriers, des prostituées, des criminels... Vient ensuite, dans la section « Le Vin », la tentative de s'oublier dans la boisson. La section suivante, les « Fleurs du Mal », qui donne son nom au recueil, gravite essentiellement autour de figures féminines dépravées. La très courte section « Révolte » met en scène un reniement de Dieu et de Jésus, auxquels la figure de Satan est

1. Projets d'un épilogue pour l'édition de 1861, *Œuvres complètes*, tome I, *op. cit.*, p. 193.

2. C'est le nom que donne Baudelaire aux poèmes qui ne figurent pas dans la première édition des *Fleurs du Mal*, d'une part les poèmes qu'il n'avait pas jugés assez bons, d'autre part les pièces qui ont été condamnées par le tribunal.

3. Il s'agit d'un extrait d'un des quatre projets de préface aux *Fleurs du Mal* par Baudelaire, *Œuvres complètes*, tome I, *op. cit.*, p. 181.

substituée. « La Mort » conclut logiquement la plongée dans le mal : c'est le seul horizon, l'unique issue de ce sombre voyage.

L'entreprise baudelairienne de rénovation poétique se poursuit avec *Le Spleen de Paris*, publié à titre posthume en 1869. Dans ce recueil, le poète continue d'explorer une veine mélancolique, mais en recourant davantage à l'humour noir, et développe l'inspiration parisienne. Quant à la forme, elle est profondément innovante puisqu'elle popularise un genre alors pratiquement inconnu, le poème en prose, dont le fondateur est un poète méconnu, Aloysius Bertrand, que Baudelaire admire. Dans *Gaspard de la nuit*, paru en 1842 dans l'indifférence générale, Bertrand crée de petites vignettes poétiques en prose, aux couleurs d'un Moyen Âge gothique de fantaisie. Baudelaire se propose de réutiliser cette forme nouvelle, mais en l'appliquant à la vie parisienne moderne.

Les principaux thèmes des recueils

• *Spleen et idéal*

La poésie de Baudelaire est tiraillée entre deux aspirations contraires, une tension vers l'idéal et un vertige d'avalissement. Il le formule ainsi dans *Mon cœur mis à nu* :

Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre¹.

Le poète aspire à une beauté et une béatitude qui ne sont pas de ce monde. En comparaison, la réalité est ignoble, et nul n'est épargné par cette abjection généralisée. Les poèmes dépeignent l'horreur face au temps qui passe, la décrépitude et la mort qu'il amène inévitablement. Si la conception de l'existence baudelairienne est marquée par les notions chrétiennes de péché et de culpabilité, il ne se trouve ni Dieu ni Christ pour racheter les humains : seul Satan règne sur le monde.

1. *Mon cœur mis à nu*, *Œuvres complètes*, op. cit., tome I, p. 682-683.

Spleen en anglais désigne la « rate ». La théorie des humeurs, en vigueur dans la médecine antique et médiévale, considérait que les humains se partageaient en quatre tempéraments, liés à la prédominance en eux d'une des quatre « humeurs » (fluides corporels) : le sang, la bile jaune, le flegme et la bile noire (produite par la rate). Les sanguins ont un caractère réputé chaleureux, les bilieux sont considérés comme enclins à la colère, les flegmatiques sont décrits comme imperturbables. Quant à ceux chez qui domine la bile noire (*melancholia* en grec), ils souffrent du dégoût de la vie. On parlerait aujourd'hui de dépression pour caractériser ce terrible mélange d'ennui, d'angoisse et de tristesse menant à la perte du goût de vivre. Cependant, dans la conception ancienne, la mélancolie est également liée à une forme de folie et de génie. Le mélancolique est souvent inspiré.

- *Ambivalence féminine*

Chez Baudelaire, la figure de la femme est ambivalente et rejoue l'opposition entre idéal et horreur. D'un côté, elle cristallise les grâces que peut désirer une âme malade pour oublier sa misère : beauté, douceur, sensualité, tendresse... De l'autre, alors que, pour Baudelaire, l'homme, particulièrement le dandy, semble un pur esprit, la femme quant à elle a un corps, plus encore, elle *est* un corps. C'est pourquoi la dégradation des choses terrestres ne va pas l'épargner. Si les femmes sont célébrées dans les poèmes de Baudelaire, elles font aussi l'objet d'une dévaluation proportionnelle : le plus souvent, elles apparaissent comme débauchées, perverses, insensibles, cruelles, dangereuses, traîtresses, stupides. Dans *Mon cœur mis à nu*, elles sont fustigées en ces termes : « La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable¹ ». Dans ses poèmes, la misogynie de Baudelaire prend régulièrement la forme de fantasmes sadiques voire meurtriers : ainsi « Le Vin de l'assassin », « Portrait de maîtresses », « Une martyre » mettent-ils en scène des hommes assassinant leur compagne.

- *La soif d'évasion*

1. *Ibid.*, p. 677.